PROFIL LITTÉRATURE

PROFIL D'UNE ŒUVRE

# 10 TEXTES EXPLIQUÉS MOLIÈRE DOM JUAN

- 4 EXPLICATIONS DE TEXTES
- 3 COMMENTAIRES COMPOSÉS
- PLANS POUR UN COMMENTAIRE COMPOSÉ

110

PASCAL DEBAILLY

HATIER

PROFIL LITTÉRATURE

Collection dirigée par Georges Décote

# 10 TEXTES EXPLIQUÉS
# MOLIÈRE
# DOM JUAN

*par Pascal DEBAILLY*

*Ancien élève de l'École Normale supérieure*

*Agrégé de l'Université*

HATIER

# Sommaire


1 **Extrait de l'Acte I, scène 1**
« Un grand seigneur méchant homme »
(Plan rédigé[1]) ..... 3

2 **Extrait de l'Acte I, scène 2**
La profession de foi du séducteur
(Commentaire composé) .....11

3 **Extrait de l'Acte I, scène 3**
L'arrivée d'Elvire (Explication de texte
et plan pour un commentaire composé) .....20

4 **Extrait de l'Acte II, scène 2**
Le séducteur en action (Plan rédigé[1]) .....27

5 **Extrait de l'Acte III, scène 1**
Don[2] Juan et Sganarelle face à la religion
(Commentaire composé) .....35

6 **Extrait de l'Acte III, scène 2**
Le tentateur du pauvre (Explication de texte
et plan pour un commentaire composé) .....43

7 **Extrait de l'Acte III, scène 5**
La visite au tombeau du Commandeur
(Plan rédigé[1]) .....50

8 **Extrait de l'Acte IV, scène 3**
Monsieur Dimanche (Explication de texte
et plan pour un commentaire composé) .....58

9 **Extrait de l'Acte V, scène 2**
La « conversion » à l'hypocrisie
(Commentaire composé) .....66

10 **Extrait de l'Acte V, scènes 5 et 6**
Le châtiment final (Explication de texte
et plan pour un commentaire composé) .....73


1. Ce plan rédigé peut être utilisé dans la perspective d'un *commentaire composé* ou celle d'une étude du texte par centres d'intérêts en vue de l'oral (*lecture méthodique*).
2. On a l'habitude d'écrire *Dom* pour le titre de la pièce, mais *Don* pour le personnage. Titre des nobles espagnols, *Dom* est plus proche de l'étymologie latine *dominus* qui veut dire maître.


© HATIER PARIS MAI 1988
Toute représentation, traduction, adaptation ou reproduction, même partielle, par tous procédés, en tous pays, faite sans autorisation préalable est illicite et exposerait le contrevenant à des poursuites judiciaires. Réf. : loi du 11 mars 1957.



ISSN 0750-2516 ISBN 2-218-01604-4

# 1 ACTE I, scène 1

*[« Un grand seigneur méchant homme »]*[1]

SGANARELLE / **Je n'ai pas grande peine à le comprendre, moi ; et si tu connaissais le pèlerin, tu trouverais la chose assez facile pour lui. Je ne dis pas qu'il ait changé de sentiments pour Done Elvire, je n'en ai point de certitude encore : tu sais que, par son ordre, je partis avant lui, et depuis son arrivée il ne m'a point entretenu ; mais, par précaution, je t'apprends, *inter nos*, que tu vois en Don Juan, mon maître, le plus grand scélérat que la terre ait jamais porté, un enragé, un chien, un diable, un Turc, un hérétique, qui ne croit ni Ciel, ni enfer, ni loup-garou, qui passe cette vie en véritable bête brute, un pourceau d'Epicure, un vrai Sardanapale, qui ferme l'oreille à toutes les remontrances qu'on lui peut faire, et traite de billevesées tout ce que nous croyons. Tu me dis qu'il a épousé ta maîtresse : crois qu'il aurait plus fait pour sa passion, et qu'avec elle il aurait encore épousé toi, son chien et son chat. Un mariage ne lui coûte rien à contracter ; il ne se sert point d'autres pièges pour attraper les belles, et c'est un épouseur à toutes mains. Dame, demoiselle, bourgeoise, paysanne, il ne trouve rien de trop chaud ni de trop froid pour lui ; et si je te disais le nom de toutes celles qu'il a épousées en divers lieux, ce serait un chapitre à durer jusques au soir. Tu demeures surpris et changes de couleur à ce discours ; ce n'est là qu'une ébauche du personnage, et, pour en achever le portrait, il faudrait bien d'autres coups de pinceau. Suffit qu'il faut que le courroux du Ciel l'accable quelque jour, qu'il me vaudrait bien mieux d'être au diable que d'être à lui, et qu'il me fait voir tant d'horreurs, que**

1. Ces intertitres entre crochets ne sont pas de Molière ; ils donnent l'idée d'ensemble du texte.

**je souhaiterais qu'il fût déjà je ne sais où. Mais un grand seigneur méchant homme est une terrible chose ; il faut que je lui sois fidèle, en dépit que j'en aie : la crainte en moi fait l'office du zèle, bride mes sentiments, et me réduit d'applaudir bien souvent à ce que mon âme déteste. Le voilà qui vient se promener dans ce palais : séparons-nous. Écoute au moins : je t'ai fait cette confidence avec franchise, et cela m'est sorti un peu bien vite de la bouche, mais, s'il fallait qu'il en vînt quelque chose à ses oreilles, je dirais hautement que tu aurais menti.**

# *PLAN RÉDIGÉ*

*(Pour un commentaire composé ou une lecture méthodique en vue de l'oral)*

## Présentation

Sganarelle, valet de Don Juan, s'entretient avec Gusman, l'écuyer de Done Elvire. On apprend que la jeune femme, après avoir été enlevée d'un couvent, puis épousée par Don Juan, vient d'être abandonnée par lui. Sganarelle ôte à Gusman tout espoir que son maître revienne jamais à Elvire. A cette occasion, il brosse, à sa manière, un portrait du grand seigneur impie et débauché. Ce texte appartient à la scène d'ouverture de la pièce. Il nous renseigne sur l'intrigue, mais nous permet aussi de découvrir le caractère du héros, celui de son valet, ainsi que les rapports spécifiques qui lient ce couple.

## 1. Le portrait du maître par son valet

Pour expliquer la conduite scandaleuse de son maître, Sganarelle fait de lui une description où il apparaît sous trois aspects essentiels : impie, débauché et grand seigneur scélérat.



此为试读，需要完整PDF请访问：www.ertongbook.com

• *L'impie*

Sganarelle est d'abord choqué par l'impiété de son maître. Don Juan n'a ni religion ni superstition : il ne « croit ni Ciel, ni enfer, ni loup-garou » (l. 11-12). [D'après les croyances populaires, le loup-garou est un homme qui, la nuit, devient loup.] De ce point de vue, Don Juan est ce qu'on appelle au XVII^e^ siècle un *libertin*, c'est-à-dire un homme qui ne reconnaît aucune autorité étrangère et supérieure à celle de la conscience et qui revendique une indépendance totale vis-à-vis des pouvoirs de l'État, de l'Église et des traditions intellectuelles. Cette attitude, à une époque d'ardente renaissance du catholicisme, passait pour une provocation intolérable. Sganarelle, annonçant le dénouement de la pièce, redoute pour son maître un châtiment divin : « Suffit qu'il faut que le courroux du Ciel l'accable quelque jour » (l. 29-30).

• *Le débauché*

A ce libertinage de pensée s'ajoute un libertinage des mœurs qui aggrave l'impiété de Don Juan. Car pour la conscience chrétienne, le désir sexuel est volontiers associé au diable, surtout quand il s'exprime avec exubérance et refuse les limitations. Proclamant la nécessité d'être libre dans sa vie morale, le libertin aime donc la débauche, dont le plaisir est accru par la conscience de transgresser les préceptes de la morale et de la religion. En cela, Don Juan excelle. Il se moque éperdument des règles sociales et « ferme l'oreille à toutes les remontrances qu'on lui peut faire » (l. 14). Sacrifiant tout à ses appétits sensuels, il s'empare de toutes les femmes : « Dame, demoiselle, bourgeoise, paysanne, il ne trouve rien de trop chaud ni de trop froid pour lui. » Et pour arriver plus rapidement à ses fins, il bafoue sans scrupules l'institution sacrée du mariage : « Un mariage ne lui coûte rien à contracter » (l. 19). Cette boulimie sexuelle heurte doublement l'idéologie chrétienne : en souillant l'honneur des femmes, elle pèche contre le respect de la virginité ; en faisant de la sexualité une manifestation d'orgueil, elle offense la vertu d'humilité.

• *Le grand seigneur*

Don Juan défie allégrement les lois divines et humaines, parce que c'est un aristocrate qui profite des privilèges de son éducation et de sa classe pour s'arroger sur les autres une supériorité facile. Sganarelle constate avec effroi ce pouvoir : « un grand seigneur méchant homme est une terrible chose » (l. 34). Il a du mépris pour ceux qui, par peur, n'osent réaliser leurs désirs et pour les faibles qui se soumettent servilement à la loi. Il en éprouve aussi pour les croyances des superstitieux comme Sganarelle ou Gusman : il « traite de billevesées tout ce que nous croyons » (l. 15). [Les billevesées sont des sottises, des paroles vides de sens.] Mais ce sont surtout les femmes qu'il méprise. Il les collectionne, sans se soucier du mal et du déshonneur qu'il leur cause. Pour les séduire, il se montre hypocrite et le mariage est un piège dont il use « pour attraper les belles ». En évoquant les « horreurs » dont il été témoin, Sganarelle fait allusion à la méchanceté de son maître, à son plaisir de faire souffrir les autres. Le lâche abandon d'Elvire en est la dernière preuve.

Le tempérament aristocratique du héros se manifeste aussi dans son goût de la dépense et de la démesure. Contrairement au roturier qui est obligé de travailler pour survivre, Don Juan jouit d'un continuel loisir qui lui permet de donner libre cours à ses désirs. Il n'épargne pas, il consomme. Sganarelle le compare à « Sardanapale » (l. 13), personnage par excellence de la dépense et de la gratuité. Ce roi assyrien, célèbre pour ses débauches, fit un jour détruire tous ses biens et mettre à mort tous ceux qui lui appartenaient : femmes, esclaves, animaux. Cette volonté de jouir en permanence de la vie s'accompagne chez Don Juan d'une allégresse provocante.

## 2. Le portrait du valet par lui-même

Le portrait que Sganarelle nous donne de son maître est exact dans ses grandes lignes, mais il est brossé par une intelligence grossière, déformée par la crainte et par les préjugés. C'est pourquoi, en décrivant son maître, le valet

sans le vouloir se décrit lui-même. Il est aux antipodes de Don Juan. Autant ce dernier est insoumis, incrédule et hardi, autant le premier est servile, crédule et poltron. Ce contraste a une double fonction : il permet d'abord aux caractères de mieux se révéler ; il crée ensuite un contraste comique, en opposant deux univers radicalement différents. Sganarelle se pose en s'opposant à son maître ; mais s'il fait de lui un portrait peu flatteur, il éprouve néanmoins à son égard de la fascination.

• *Le crédule*

Sganarelle apparaît comme le défenseur de la morale traditionnelle et de la foi religieuse. Ses reproches répétés contre l'impiété du libertin, manifestent son attachement à la religion catholique. De même, la condamnation des multiples mariages du séducteur indique que pour lui cette institution est, comme il le dira plus loin dans la pièce, « un mystère sacré ». Mais cette croyance profonde dégénère souvent en superstition grossière. Il place sur le même plan Dieu et la croyance populaire au « loup-garou » : Don Juan « ne croit ni Ciel, ni enfer, ni loup-garou ». Il accumule sans discernement les ennemis du christianisme : « un enragé, un chien, un diable, un Turc, un hérétique » (l. 10-11). Il a peur des châtiments divins et redoute pour son maître « que le courroux du Ciel l'accable quelque jour » (l. 30).

• *Le poltron*

En l'absence du maître, Sganarelle pérore fièrement. A l'écuyer qui demande des explications sur la conduite imprévue de Don Juan à l'égard d'Elvire, il répond avec condescendance, en se targuant de son intimité avec le libertin : « Je n'ai pas grande peine à le comprendre, moi ; et si tu connaissais le pèlerin, tu trouverais la chose assez facile pour lui » (l. 1). Il jouit avec vanité de la stupeur que ses paroles causent à son interlocuteur : « Tu demeures surpris et changes de couleur à ce discours ; ce n'est là qu'une ébauche du personnage, et, pour en achever le portrait, il faudrait bien d'autres coups de pinceau » (l. 26).

Mais son courage verbal ne l'empêche pas de révéler la contradiction de son comportement. Devant son maître, il tremble et ose rarement dire ce qu'il pense : « il faut que je lui sois fidèle, en dépit que j'en aie [= malgré ma répugnance] : la crainte en moi fait l'office du zèle, bride mes sentiments et me réduit d'applaudir bien souvent à ce que mon âme déteste » (l. 35-38). Dès qu'il aperçoit son maître, il se rétracte brusquement et se reproche d'avoir été si bavard : « s'il fallait qu'il en vînt quelque chose à ses oreilles, je dirais hautement que tu aurais menti » (l. 42-44).

- *La fascination du valet pour le maître*

Sganarelle est rempli de crainte en face de son maître, mais il éprouve aussi pour lui de l'admiration. Partagé entre l'attirance et la répulsion à l'égard de ce personnage hors du commun, il ressent, tout comme le spectateur, un sentiment de fascination. Le valet est subjugué par le maître. On sent qu'il est passionné par un sujet qui alimente indéfiniment sa verve. On l'imagine allant et venant sur la scène, accompagnant ses paroles d'attitudes craintives, mais aussi de grands gestes d'exaltation. Sganarelle n'est rien sans Don Juan. C'est par rapport à lui qu'il se situe et construit sa propre vision du monde. C'est grâce à lui qu'il a acquis un vernis de culture qui lui permet de briller facilement auprès de Gusman.

## 3. Le jargon d'un valet de comédie

Sganarelle est avant tout un être de paroles, plus à l'aise pour pérorer que pour agir. En cela, c'est un personnage bouffon, qui fait rire par le décalage entre ses déclarations et ses actes, mais aussi par un langage haut en couleur.

- *Le pédantisme*

Sganarelle cherche à imiter le langage de son maître. Mais le plus souvent, il ne fait que le parodier d'une manière

ridicule. Ce qui chez Don Juan marque la prestance et l'éducation de l'homme du monde dégénère chez Sganarelle en étalage prétentieux d'érudition mal dominée. Il pratique la citation latine : « je t'apprends, *inter nos*, que tu vois en Don Juan... » (l. 7). Mais cet « inter nos » qui veut dire « entre nous » et prétend sceller une complicité est parfaitement inutile. Sa culture n'est faite que de gros clichés qu'il amalgame pour faire volume plus que pour faire sens. Don Juan est « une bête brute, un pourceau d'Epicure, un vrai Sardanapale ». L'expression « pourceau d'Epicure » vient des *Epitres* d'Horace (I, 4), le poète latin ; elle désigne quelqu'un qui, trahissant l'enseignement rigoureux du philosophe Epicure, s'adonne sans retenue aux plaisirs physiques. Sganarelle est si fier de ses discours qu'il les compare à l'œuvre d'un peintre. Ce cliché est lourdement développé : « ce n'est là qu'une ébauche du personnage, et, pour en achever le portrait, il faudrait bien d'autres coups de pinceau ». Cet étalage de science vise seulement à impressionner l'inculte Gusman.

• *La verdeur populaire*

Mais Sganarelle reste un homme du peuple, dont le parler familier a une verdeur plaisante et imagée. Le mot « pèlerin » (l. 2) qu'il utilise à propos de Don Juan a un sens ironique et désigne dans le langage populaire un homme peu recommandable. La jolie expression « épouseur à toutes mains » (l. 21) est doublement familière, tout d'abord par l'utilisation du terme « épouseur » qui appartient au registre burlesque, puis par celle de « toutes mains » qui veut dire à propos d'un cheval qu'il est bon pour la monte et pour l'attelage. Sganarelle qui se pique d'élégance n'hésite pas, on le voit, à comparer grossièrement son maître à une bête. Il emploie même le mot en le traitant de « bête brute » (l. 12). Il procède aussi à des amplifications burlesques qui font rire tellement elles sont déplacées : « il aurait encore épousé toi, son chien et son chat » (l. 18). Le mélange du registre soutenu de la pédanterie et des dérapages du langage populaire ajoute encore au comique.

• *La verve bouffonne*

Sganarelle est emporté par son discours. Il a un bagout incontestable, dont il mesure les effets sur Gusman : « Tu demeures surpris et changes de couleur à ce discours. » C'est que sa verve, même si elle ne s'appuie pas sur des idées originales et des expressions de bon goût, a un dynamisme allègre et entraînant. Il affectionne les accumulations boursouflées qu'il ne peut prononcer sans risquer d'étouffer, mais qui frappent comiquement l'imagination par leur caractère hétéroclite. Don Juan est « un enragé, un chien, un diable, un Turc, un hérétique, qui ne croit ni Ciel, ni enfer, ni loup-garou, qui passe cette vie en véritable bête brute, un pourceau d'Epicure, un vrai Sardanapale ». Il aime les hyperboles [figure de style qui consiste à exagérer sa pensée pour la rendre plus saisissante], qui donnent à sa vie un caractère plus dramatique : « il me vaudrait bien mieux d'être au diable que d'être à lui » (l. 31-32). Il s'enivre de mots et les aligne pour faire nombre, en cédant à de faciles effets d'antithèses : « Dame, demoiselle, bourgeoise, paysanne, il ne trouve rien de trop chaud ni de trop froid pour lui. » Ces fanfaronnades et cette fantaisie verbale placent la pièce, malgré la gravité du sujet, sous le signe de la gaieté.

## Conclusion

Dans ce texte qui appartient à la scène d'exposition, Don Juan, libertin d'une envergure exceptionnelle, est décrit par un valet poltron, bavard et secrètement admiratif. Le ton burlesque place la pièce sour le signe de la comédie, mais le thème religieux qui touche au XVII^e^ siècle à de brûlantes controverses, lui donne un caractère polémique. Certes Don Juan est condamné pour son immoralité et son impiété, mais Sganarelle avec sa crédulité superstitieuse est-il un bon défenseur de la foi catholique ? Molière semble insinuer plutôt que la crédulité du valet balourd est aussi dangereuse et condamnable que le libertinage provocant du maître.



此为试读，需要完整PDF请访问：www.ertongbook.com

# 2 ACTE I, scène 2

*[La profession de foi du séducteur]*

DON JUAN / **Quoi ! tu veux qu'on se lie à demeurer au premier objet qui nous prend, qu'on renonce au monde pour lui, et qu'on n'ait plus d'yeux pour personne ? La belle chose de vouloir se piquer d'un faux honneur d'être fidèle, de s'ensevelir pour toujours dans une passion, et d'être mort dès sa jeunesse à toutes les autres beautés qui nous peuvent frapper les yeux ! Non, non, la constance n'est bonne que pour des ridicules ; toutes les belles ont droit de nous charmer, et l'avantage d'être rencontrée la première ne doit point dérober aux autres les justes prétentions qu'elles ont toutes sur nos cœurs. Pour moi, la beauté me ravit partout où je la trouve, et je cède facilement à cette douce violence dont elle nous entraîne. J'ai beau être engagé, l'amour que j'ai pour une belle n'engage point mon âme à faire injustice aux autres ; je conserve des yeux pour voir le mérite de toutes, et rends à chacune les hommages et les tributs où la nature nous oblige. Quoi qu'il en soit, je ne puis refuser mon cœur à tout ce que je vois d'aimable, et dès qu'un beau visage me le demande, si j'en avais dix mille, je les donnerais tous. Les inclinations naissantes, après tout, ont des charmes inexplicables, et tout le plaisir de l'amour est dans le changement. On goûte une douceur extrême à réduire par cent hommages le cœur d'une jeune beauté, à voir de jour en jour les petits progrès qu'on y fait, à combattre par des transports, par des larmes et des soupirs, l'innocente pudeur d'une âme qui a peine à rendre les armes, à forcer pied à pied toutes les petites résistances qu'elle nous oppose, à vaincre les scrupules dont elle se fait un honneur, et la mener doucement où nous avons envie de la faire venir.**

**Mais lorsqu'on en est maître une fois, il n'y a plus rien à dire, ni rien à souhaiter ; tout le beau de la passion est fini, et nous nous endormons dans la tranquillité d'un tel amour, si quelque objet nouveau ne vient réveiller nos désirs et présenter à notre cœur les charmes attrayants d'une conquête à faire. Enfin il n'est rien de si doux que de triompher de la résistance d'une belle personne, et j'ai sur ce sujet l'ambition des conquérants, qui volent perpétuellement de victoire en victoire, et ne peuvent se résoudre à borner leurs souhaits. Il n'est rien qui puisse arrêter l'impétuosité de mes désirs : je me sens un cœur à aimer toute la terre ; et comme Alexandre, je souhaiterais qu'il y eût d'autres mondes, pour y pouvoir étendre mes conquêtes amoureuses.**

## *COMMENTAIRE COMPOSÉ*

*[Introduction]*[1]

Au moment où commence ce long couplet lyrique, Don Juan vient juste de faire sa première apparition sur scène et de surprendre les valets Gusman et Sganarelle, dont le dialogue savoureux nous a déjà donné une idée du héros et de sa conception de la vie. Cette entrée crée un effet dramatique et comique en confrontant le personnage principal à l'image qu'on a de lui à travers les valets. Sganarelle désapprouve la conduite de son maître qui vient d'abandonner sa femme Elvire. Pour se justifier, Don Juan expose avec brio sa philosophie de l'amour. Nous en étudierons d'abord le contenu ; puis nous verrons comment cette philosophie exprime la personnalité du libertin, avant de montrer sa brillante maîtrise du langage.

1. Pour faciliter la compréhension immédiate du plan de notre commentaire, nous avons indiqué chaque fois, entre crochets, l'idée centrale de chaque partie. Il est bien évident que cette indication ne doit jamais figurer dans une copie. Il en va de même pour les parenthèses explicatives qui éclairent les mots difficiles.

*[La doctrine de Don Juan en amour]*

La doctrine de Don Juan en amour est claire et suit dans ce texte une progression rigoureuse. Après avoir vigoureusement critiqué la fidélité (l. 1 à 8), il fait l'éloge de l'inconstance en invoquant le charme irrésistible qu'exerce sur lui la beauté (l. 8-25) ; il expose alors sa stratégie, qui fait de la conquête amoureuse une entreprise aussi exaltante que la conquête guerrière (l. 25 à 50). Peu à peu, au fil du texte, Don Juan se pose en conquérant de plus en plus mégalomane pour qui l'amour est une façon d'affirmer un pouvoir. Du refus et de la révolte, il passe à l'affirmation et à la jubilation.

Don Juan se présente comme un homme libre qui n'admet aucun obstacle à sa liberté. C'est pourquoi la fidélité lui paraît le pire ennemi de l'amour : « La belle chose de vouloir se piquer d'un faux honneur d'être fidèle » (l. 4). La fidélité est un emprisonnement volontaire, qui en forçant à faire un choix élimine les autres possibilités que le libertin entend maintenir le plus largement ouvertes. Elle est la mort de la passion amoureuse, car la possession enlève au désir sa force et son attrait : « lorsqu'on en est maître une fois [...] tout le beau de la passion est fini, et nous nous endormons dans la tranquillité d'un tel amour » (l. 35-38). Voilà pourquoi le meilleur de l'amour est dans la fraîcheur de ses débuts, dans l'excitante nouveauté des « inclinations naissantes » (l. 23).

Don Juan refuse la tiédeur en amour. Il veut que son désir conserve sa fièvre et son impatience. En fait, ce qu'il désire, c'est le désir lui-même. On peut dire que le désir du plaisir l'intéresse moins que le plaisir du désir. C'est pourquoi peu lui importe qui il aime pourvu qu'il aime. Par cette conduite narcissique dans laquelle il se plaît d'abord à lui-même, Don Juan cherche à échapper à l'espace et au temps.

Pour durer, l'amour doit donc, pour lui, reposer sur l'inconstance, qui par l'attrait de la nouveauté maintient le désir en alerte : « tout le plaisir de l'amour est dans le changement » (l. 25). Cette phrase définit le donjuanisme, qui fait de la multiplication des conquêtes la condition de l'amour. Don Juan est le contraire de Tristan pour qui

Yseult est le seul et unique amour de sa vie. A l'éternité de la passion amoureuse, Don Juan oppose la succession fiévreuse des instants. A la « passion » au singulier (l. 6), il préfère le pluriel des rencontres multipliées qui satisfont son désir de totalité, marqué par la répétition de l'adjectif « toutes » : « *Toutes* les belles ont droit de nous charmer, et l'avantage d'être rencontrée la première ne doit point dérober aux autres les justes prétentions qu'elles ont *toutes* sur nos cœurs » (l. 9-13).

Don Juan justifie cette inconstance par l'attrait irrésistible qu'exerce sur lui la beauté féminine : « Pour moi, la beauté me ravit partout où je la trouve, et je cède facilement à cette douce violence dont elle nous entraîne » (l. 13). Toujours à la recherche du plaisir des sens, il est immédiatement sensible à la beauté qui se présente à lui et, comme s'il cédait à une urgence, il veut sans attendre tirer plaisir d'elle : « je ne puis refuser mon cœur à tout ce que je vois d'aimable, et dès qu'un beau visage me le demande, si j'en avais dix mille, je les donnerais tous » (l. 20-23). L'amour a sur lui un pouvoir fatal et inévitable, que traduisent les mots « ravit », « cède », « entraîne », ou encore « charmer », qui a au XVII^e^ siècle un sens fort et veut dire « envoûter », « ensorceler ». Le libertin a besoin de cet envoûtement. Paradoxalement si le séducteur est actif et dominateur lorsqu'il attaque ses proies, il est passif devant le désir.

Mais il y a aussi dans cette conception de l'amour un plaisir de la séduction qui prend la forme d'un combat amoureux et apparente l'art de l'amour à l'art de la guerre. La femme est présentée comme un ennemi dont l'amant libertin veut triompher exactement comme dans une lutte armée. C'est le vocabulaire militaire qui décrit l'entreprise amoureuse : « On goûte une douceur extrême à *réduire* par cent hommages le cœur d'une jeune beauté, à voir de jour en jour les petits progrès qu'on y fait, à *combattre* par des transports, par des larmes et des soupirs, l'innocente pudeur d'une âme qui a peine à *rendre les armes,* à *forcer pied à pied* toutes les petites *résistances qu'elle nous oppose,* à *vaincre* les scrupules dont elle se fait un honneur » (l. 25-33). L'amour est pour le libertin une façon d'assouvir un besoin de puissance et de domination.

Rappelons que l'aristocratie a perdu après la Fronde, complot manqué de la noblesse contre l'État, une partie de ses prérogatives habituelles en matière de guerre et de diplomatie. Louis XIV, pour domestiquer les grands seigneurs naturellement rebelles à la monarchie absolue, les a transformés en courtisans inoffensifs dans la prison dorée de Versailles. La littérature et la galanterie devinrent alors des compensations grâce auxquelles ils pouvaient en partie assouvir leur volonté de puissance.

*[Un portrait du libertin]*

Cette profession de foi sur l'amour nous permet aussi de nous faire une idée plus précise de la personnalité du libertin. Ce qui frappe d'abord, c'est sa revendication d'une liberté absolue. L'inconstance suppose en effet une disponibilité complète et le refus de s'attacher : « je ne puis refuser mon cœur à tout ce que je vois d'aimable, et dès qu'un beau visage me le demande, si j'en avais dix mille, je les donnerais tous ». Don Juan ne supporte pas l'idée d'être lié définitivement à une femme. C'est pourquoi sa frénésie amoureuse est aussi une fuite et une peur de la dépendance. D'une façon provocante, il remet en cause les règles morales traditionnelles et notamment le mariage qui consacre socialement l'amour : « Quoi ! tu veux qu'on se lie à demeurer au premier objet qui nous prend, qu'on renonce au monde pour lui, et qu'on n'ait plus d'yeux pour personne ? » (l. 1). En disant cela, il pense à sa femme Elvire qu'il vient de quitter et à qui il va devoir rendre des comptes. Mais ce désir de liberté totale a pour conséquence une instabilité et une insatiabilité sans répit. Don Juan ne peut demeurer en repos. Sa vie est une perpétuelle fuite en avant. Il lui faut agir sans arrêt sous peine de tomber dans l'ennui : « j'ai sur ce sujet l'ambition des conquérants, qui volent perpétuellement de victoire en victoire, et ne peuvent se résoudre à borner leurs souhaits » (l. 42-45). Le libertin est donc au moins esclave de son désir sensuel. Il le justifie par la très haute idée qu'il a de lui-même.

Don Juan est en effet plein d'orgueil. Ceux qui choisissent la tranquillité bourgeoise de la fidélité, les amours molles et souvent médiocres du mariage, s'attirent son

mépris : « Non, non, la constance n'est bonne que pour des ridicules » (l. 8). Il a besoin quant à lui du risque et du danger de la passion amoureuse, qui le met au ban de la société. Il devra par exemple affronter les frères d'Elvire qui voudront venger le déshonneur de leur sœur. Cette situation lui plaît. Il considère qu'il est le plus fort et que rien ne peut entraver son appétit de domination : « Il n'est rien qui puisse arrêter l'impétuosité de mes désirs » (l. 45). Cet orgueil l'entraîne à la mégalomanie. Il se compare à Alexandre, le célèbre conquérant antique, qui était au XVII^e siècle, chez les moralistes et les prédicateurs, le symbole de la démesure. L'amour n'est donc pas pour lui une fin, mais un moyen de s'affirmer.

Il le considère en esthète, c'est-à-dire en attachant plus d'importance à sa façon d'aimer qu'aux gens qu'il aime. L'amour est un art, indépendant de ceux qui le pratiquent. Les femmes sont pour le libertin des jouets dont il se lasse aussi vite qu'il s'est épris d'elles. Plus que des individus, il a le culte de la beauté : « la beauté me ravit partout où je la trouve » (l. 13). En esthète raffiné, il sait jouir du plaisir de la contemplation, comme en témoignent les nombreuses références au regard : « tu veux [...] qu'on n'ait d'yeux pour personne » (l. 1-4), « les autres beautés qui nous peuvent frapper les yeux » (l. 7), « je conserve des yeux pour voir » (l. 18), « tout ce que je vois d'aimable » (l. 21). Quand il séduit une femme, Don Juan attache, par ailleurs, un grand soin à chacune des opérations qui le conduisent à la victoire finale.

Manipulateur subtil et maître absolu des apparences, Don Juan a, comme arme favorite, l'hypocrisie. L'amour est pour lui une comédie dont il connaît tous les mécanismes. Il sait habilement flatter la proie qu'il approche, en lui rendant « cent hommages » (l. 26). Il sait utiliser la pitié grâce au pouvoir « des transports » [= au XVII^e siècle, émotion vive et passionnée qui emporte celui qui l'éprouve], « des larmes et des soupirs » (l. 29). Son plaisir est accru par sa conscience de faire le mal. Il aime corrompre les jeunes femmes naïves et salir « l'innocente pudeur d'une âme qui a peine à rendre les armes ». Avec sadisme, il se délecte des tourments qu'il inflige à la femme qu'il dévoie, en venant à bout des « scrupules dont elle



此为试读，需要完整PDF请访问：www.ertongbook.com